Aurore LABADIE, *Le Roman d'entreprise au tournant du XXI^e siècle*

Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, coll. Fiction/Non-fiction XXI, 2016,
252 pages

Jean Zaganiaris

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20345>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.20345

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 423-424

ISBN : 9782814305540

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean Zaganiaris, « Aurore LABADIE, *Le Roman d'entreprise au tournant du xx^e siècle* », *Questions de communication* [En ligne], 35 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 21 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20345> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.20345>

éditeurs et critiques en ont fait un critère d'appréciation des œuvres dites « audacieuses », p. 246) ; et ce, malgré les réceptions réprobatrices au sein de la famille et les réductions autobiographiques.

Notons que la lecture de l'ouvrage est souvent gênée par les stéréotypes que les discours des enquêté-e-s charrient et par rapport auxquels l'auteur ne prend pas suffisamment de recul, bien qu'elle en pointe le caractère quelque peu dissimulateur chez certains (voir encadré 3, pp. 199-200). Elle est également gênée par le parti pris féministe qui induit des conclusions forcées quant au caractère exceptionnel de la production féminine et aux conditions de socialisation de ces écrits. Dans le contexte tunisien, les difficultés ne sont pas spécifiques aux écrivaines et trouvent mieux leurs origines dans la réalité d'une jeune littérature nationale, dans la diversité des milieux sociaux et intellectuels déterminants du parcours des uns et des autres et non toujours dans l'hypothèse d'une « sur-sélection » sociale et culturelle des femmes. La même perspective féministe de l'enquête et de l'ouvrage explique l'absence de commentaires sur les pudeurs masculines (pp. 155-156) à parler de l'indigence matérielle ou des difficultés tant familiales que personnelles, ou encore des sommes d'argent perçues par les éditeurs et les autorités de tutelle (p. 168), pudeurs traduites par l'anonymat choisi dans les déclarations rapportées ou citées, alors que les mêmes écueils rencontrés du côté féminin sont abondamment interprétés (p. 184, le cas de Jalila Hafsia). Dans le dernier chapitre, le traitement de « l'écriture du corps entre injonction des pairs et censure disséminée » ne se fait que du point de vue des écrivaines alors que des ouvrages d'écrivains, comme ceux de Frej Lahouar (cités p. 84), en ont fait leur met de choix et ont livré leurs auteurs à diverses formes de censure (*ibid.*). Les inégalités genrées, hypothèse première de l'ouvrage, s'expliquent enfin davantage chez les écrivains de la première génération, celle née dans la période coloniale, mais l'unification des structures scolaires après l'indépendance les réduit sensiblement, jusqu'à l'inversion même de la tendance vers 1999. On pourra reprocher à l'ouvrage de confondre, souvent dans les mêmes commentaires, les générations nées dans les années 1920 à 1940 et ayant été scolarisées avant l'indépendance du pays avec les générations ultérieures et les changements perceptibles observés dans la première décennie du millénaire. Mises en avant dans la quatrième de couverture, les périodes révolutionnaire et postrévolutionnaire sont pourtant les grandes absentes de l'ouvrage qui porte exclusivement sur la Tunisie d'avant 2010. La remise en question par trop affirmative du « statut d'exception » accordé à la Tunisie sur cette même quatrième de couverture et dans la première partie n'est pas fondée sur une

approche comparative qui puisse en attester la validité et trouve souvent sa justification dans les déclarations des enquêté-e-s dont les témoignages portent pour nombre d'entre eux sur la période coloniale ou les premières décennies suivant l'indépendance.

Farah Zaïem

ATTC, université de la Manouba, TUN-2010
zaïemfarah[at]yahoo.fr

Aurore LABADIE, *Le Roman d'entreprise au tournant du xx^e siècle*

Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, coll. Fiction/Non-fiction XXI, 2016, 252 pages

À partir d'une approche à la fois littéraire et sociologique, Aurore Labadie montre la façon dont différents types d'entreprise sont représentés au sein d'un corpus comptant une centaine d'ouvrages. Deux romans fondateurs, *Sortie d'usine* (Paris, Éd. de Minuit, 1982) de François Bon et *L'Excès-L'Usine* (Paris, Hachette/POL, 1982) de Leslie Kaplan, initient ce que l'on appelle le « roman d'entreprise ». Ce dernier est défini par l'auteur comme une « inflexion romanesque [incarnant] les récentes mutations linguistiques, managériales, structurelles et idéologiques des grandes entreprises, pour en évaluer les enjeux socio-économiques, éthiques, anthropologiques » (pp. 12-13).

L'un des aspects heuristiques du volume est de s'appuyer sur un corpus de livres comportant souvent des connotations autobiographiques. Outre François Bon qui a travaillé dans l'industrie avant de devenir écrivain et de consacrer une grande partie de sa carrière aux ateliers d'écriture, il est fait référence (malheureusement trop brièvement) à *L'Extension du domaine de la lutte* (Paris, M. Nadeau, 1998) de Michel Houellebecq ou *Stupeur et tremblements* (Paris, A. Michel, 1999) d'Amélie Nothomb, évoquant les mutations managériales de l'entreprise au cours des années 1990 à partir de leur vécu. Le souci de citer des noms moins connus est également légitime, comme celui de ne pas hiérarchiser les écrivains en fonction de leur reconnaissance dans le champ littéraire. *Mémoire de l'enclave* (Arles, Actes Sud, 2003) de Jean-Paul Gloux est cité conjointement au *Système Victoria* (Paris, Éd. Stock, 2007) d'Éric Reinhardt mais aussi à *Sans* (2010) ou *C'était* (2011) de Joachim Séné édités par les Éditions publie.net. Les violences symboliques dues aux politiques managériales sont mises en avant dans un ensemble de romans situés dans la grande distribution, les télécommunications, les multinationales ou le milieu de la finance. Dans un contexte où le statut de salarié et les droits sociaux inhérents sont

mis à mal, la déshumanisation à laquelle sont soumis les individus est omniprésente dans ces romans d'entreprise. Citant à juste titre Christophe Desjours, Aurore Labadie avance une réflexion pertinente et actuelle sur les diverses formes de souffrance au travail. La peur de perdre son emploi ou d'être humilié par son supérieur hiérarchique est décrite dans les romans, tout comme ce mal-être vécu au quotidien par les travailleurs précaires mais aussi les hauts salaires : « Si les cadres, dans leur délire de grandeur et d'ascension, pensent se libérer de l'humaine condition, ils sont en réalité toujours plus aliénés et proches de la chute (icarienne), comme les trois derniers tableaux achevant *L'Os du doute* de Nicolas Caligaris » (p. 115). Cette aliénation entrepreneuriale déshumanise les personnes de l'organisation car elle annihile la faculté de « penser le sens et la portée de ses actions ». Pour reprendre une idée chère à Hannah Arendt, les gens pris dans les violents enjeux de reconnaissance ou de préservation de leur poste dans un contexte de licenciement massif se trouvent dans des situations où leurs agissements font du mal aux autres. *L'Excès-L'Usine* (1982) de Leslie Kaplan et *Marge Brute* (Paris, Denoël, 2006) de Laurent Quintreau constituent une réécriture de la partie « L'enfer » de *La Divine comédie* de Dante Alighieri, transposée au sein des mondes professionnels : « L'entreprise y devient un enfer en ce sens où elle est le lieu de dérive morale, un espace où l'individu est conduit à transgresser son système de valeurs pour épouser les objectifs immoraux de la structure qui l'emploie » (p. 167). Dans le roman de Laurent Quintreau, rien ne justifie le poste de la responsable des ressources humaines au sein de l'entreprise hormis l'appui qu'elle prodigue à ceux qui font « le mal » et surchargent les salariés pour les pousser à la faute et justifier leur licenciement. Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré à la façon dont les productions littéraires se positionnent vis-à-vis de cette « novlangue » d'entreprise et réinventent de nouvelles formes d'écriture.

Si l'essai d'Aurore Labadie présente de nombreuses qualités, il prête également le flanc à la critique. Même si l'auteure prend soin de préciser que les romanciers traitent d'une réalité qui ne touche pas moins de 0,1 % des entreprises française (p. 13), il ne s'agit pas de lui reprocher de ne pas insister assez sur les écarts entre les pratiques sociales telles qu'elles existent dans l'entreprise et celles qui sont représentées dans les productions littéraires. Ces dernières rendent compte de la façon dont les écrivains souhaitent parler du réel, indépendamment parfois de leur façon de le percevoir et de le penser tel qu'ils le voient. La réalité de la fiction n'est pas celle de la société. En revanche,

la façon unilatérale à travers laquelle Aurore Labadie définit les pratiques managériales et autres logiques néolibérales pose problème. « L'idéologie de l'efficacité [qui] phagocytent jusqu'aux institutions publiques » (p. 9) est dénoncée avec une radicalité que l'on peut comprendre quand on a en tête des exemples tels la crise grecque ou les suicides à France Télécom. Toutefois, cette façon d'essentialiser les critiques à l'encontre du néolibéralisme l'empêche d'objectiver, y compris dans le cadre du rapport aux valeurs dont parle Max Weber, le corpus employé. Pour ne prendre que l'exemple de Michel Houellebecq, son livre *Soumission* (Paris, Flammarion, 2015) aurait gagné à être évoqué conjointement à *L'Extension du domaine de la lutte* pour analyser la façon dont certains enseignants-chercheurs du secteur public profitent allégrement des avantages financiers du secteur privé (offres d'expertise, délocalisations de diplômes universitaires à l'étranger). Si nous ne nions pas les formes d'aliénation dont traite cet essai, nous trouvons dommage de ne voir mentionné aucun écrivain mettant en avant des formes d'épanouissement possibles au sein de l'entreprise ou aucun des romans beaucoup plus nuancés tels *Je l'aimais* (Paris, Éd. Le Dilettante, 2002) d'Anna Gavalda. Si la littérature comporte certaines formes de résistance, d'engagement, voire « d'implication » sans que les écrivains se définissent eux-mêmes comme des militants politiques, l'objet gagnerait à intégrer des « discours littéraires autres » sur l'entreprise, notamment parmi ceux publiant à compte d'auteur.

Jean Zaganianis

*Cresc, École de gouvernance et d'économie de Rabat,
université Mohammed VI polytechnique, MA-10112
zaganianis[at]yahoo.fr*

Frédéric LANDRAGIN, *Comment parler à un alien ? Langage et linguistique dans la science-fiction*

Saint Mammès, Éd. le Béal, Coll. Parallaxe, 2018, 268 pages

« Comment parler à un alien ? » La tension narrative s'installe dès le titre. Il s'agit de répondre à un problème qui semble très pratique : comment les théories linguistiques et les linguistes peuvent nous aider à communiquer, échanger avec de potentiels extra-terrestres. Comme nous n'avons à priori jamais rencontré ce type d'étrangers, le narrateur construit sa réponse à partir d'anecdotes qui enrichissent son histoire à partir de théories linguistiques telles que les interprètent des auteurs de science-fiction. Pouvoir du genre, ces romans ou œuvres cinématographiques nous font vivre ces rencontres. Mais est-ce que l'auteur croit vraiment qu'il est intéressant de se poser la question du